Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 1 (1863)
Heft: 12

Artikel: Visite dans une grande fabrique en Allemagne
Autor: Renou, H.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-176569

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Première Année. — N° 12. LE Samedi 14 Février 1863.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

LITTÉRATURE NATIONALE — AGRICULTURE — INDUSTRIE

PRIX DE L'ABONNEMENT (*franc de port*) :
Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.
Tarif pour les annonces : 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au Cabinet de lecture, place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Visite dans une grande fabrique en Allemagne.

Un des sites les plus romantiques du Grand-duché de Bade est la vallée de l'*Albe*, à l'entrée de laquelle se trouve l'ancienne et industrieuse ville d'Ettlingen. Plusieurs fabriques importantes donnent la vie à ce petit coin de pays et alimentent une nombreuse population ouvrière. La plus considérable de beaucoup est celle dont nous allons donner une courte description, non pas au point de vue des machines ou des modes de fabrication, mais à celui de l'administration intérieure.

Cette usine, située dans un des plus jolis endroits du vallon, et sur les deux rives de l'Albe, se compose de plusieurs bâtiments ; elle comprend une grande filature de coton, de vastes ateliers de tissage, de grandes teintures et une fabrique de velours. Le coton arrive brut, tel qu'on le récolte, et en sort transformé en velours de toutes nuances et en tissus d'une remarquable finesse. Fondée par une société anonyme d'actionnaires, elle est dirigée par 3 gérants, dont l'un est ingénieur constructeur, et elle occupe 65 employés et 3000 ouvriers et ouvrières de tout âge. Un médecin-pharmacien et un régent sont attachés à l'établissement. Tous les besoins essentiels de la vie ont été prévus par l'administration de cette fabrique ; les ouvriers mariés et célibataires trouvent là ce qui leur est nécessaire, puisqu'on leur délivre, suivant leurs désirs, les denrées, vêtements, etc., au prix coûtant. Il va sans dire que les approvisionnements de tout genre sont achetés très-avantageusement et choisis d'excellente qualité.

Outre les bâtiments consacrés à l'exploitation, il y a :

1° Une maison servant de *réfectoire* avec d'immenses cuisines où l'on délivre des rations de soupe, légumes et viande pour 10 kreutzers (40 cent environ) et des chambres à boire, ou bière et vin sont vendus à moitié meilleur marché qu'on ne les paie dans les établissements publics, mais chacun n'en peut obtenir qu'une quantité limitée, cela pour éviter les désordres qu'engendre l'abus des boissons.

2° Trois bâtiments pour loger les ouvriers, le premier pour les ménages, le second pour les célibataires hommes, et le troisième pour les célibataires femmes. Le coucher, y compris le blanchissage des draps, revient en moyenne à 3 kreutzers (11 ½ cent.) par personne.

3° Une infirmerie où sont soignés gratuitement les ouvriers malades moyennant un petit dépôt retenu à chacun suivant son salaire (2 kreutzers par florin). Le médecin est payé par la société.

4° Une buanderie où les femmes vont laver le linge

FEUILLETON

LES BUTTERFLY

SCÈNES DE LA VIE DES ÉTATS-UNIS.

« Monsieur le baron Bussy de Roquebrune, n'avez-vous pas des parents au Canada ?

— Oui, monsieur, dit poliment Bussy ; mais comment se fait-il que vous connaissiez si bien mon nom ?

— De la manière la plus simple du monde : je vous l'ai vu écrire ce matin sur le registre d'*Astor-House*. Je suis le chevalier de Roquebrune, citoyen du comté de Trois-Rivières, dans le Bas-Canada, et avocat à Montréal.

— Mon cher cousin, dit Bussy en lui serrant la main, je remercie l'heureux hasard qui nous met aujourd'hui en présence. Il y a longtemps que j'avais oublié le titre de baron et le nom de Roquebrune.

— Comment, oublié ! dit le Canadien. Roquebrune est-il un nom qu'on puisse oublier ? Nous autres gens du Canada, nous avons un souvenir plus fidèle de nos ancêtres de France.

— Excusez-moi, mon cher cousin, dit Bussy en souriant. En 92, mon grand-père, bon républicain, qui aimait fort sa patrie, sa fortune et la liberté, crut devoir, pour conserver ces trois biens si précieux, faire quelques sacrifices aux préjugés du temps. Il quitta sa baronnie, et le nom de Roquebrune courut à l'ennemi avec toute la France, et devint colonel au service de la république. Après Marengo, les temps étaient plus doux, son patriotisme n'était pas suspect : il déposa les armes ; mais il ne se soucia plus d'un vieux titre et d'un vieux nom passé de mode. Toute l'armée le connaissait sous le nom du brave Bussy ; il se contenta de ce titre. Voilà pourquoi je m'appelle aujourd'hui Charles Bussy, Parisien de naissance, voyageur de profession et propriétaire d'une forêt située je ne sais où, sur les bords du Scioto

gratuitement; le savon est fourni par l'établissement à un prix réduit.

5° Une école où vont chaque jour, durant trois heures, les enfants des ouvriers, qu'ils soient ou ne soient pas employés dans la fabrique.

Il y a enfin une caisse pour recevoir les épargnes des travailleurs.

J'ai passé une journée entière dans ce petit monde, j'ai assisté aux repas dont j'ai pris ma part, j'ai causé avec plusieurs ouvriers et employés, je n'ai vu que des êtres satisfaits. Les actionnaires qui ont organisé tout cela doivent être aussi contents, car ils se partagent annuellement de fort beaux bénéfices, et ils ont de plus la satisfaction de pourvoir à l'existence de plus de 3000 personnes.

Dans la belle saison, les ouvriers portent leurs repas dans la forêt qui borde les eaux argentées de *l'Albe;* ils se groupent suivant leurs convenances de familles ou d'amitié et dînent gaiment à l'ombre des grands arbres, puis ils dorment, causent et fument jusqu'à ce que la cloche du travail les rappelle à l'ouvrage. Il n'est pas rare de rencontrer sous les vertes allées de jeunes couples cherchant un peu plus de solitude pour leurs doux entretiens; ce sont des ouvriers et ouvrières fiancés et dont les familles sont peut-être occupées dans la fabrique. La moindre preuve de désordre ou d'inconduite entraîne pour le ou les coupables un renvoi immédiat; les femmes et les jeunes filles sont sous la sauvegarde de leurs pères, frères et maris; du reste, l'administration exerce une surveillance sévère sur la conduite morale de cette petite colonie.

A côté des avantages nombreux que nous venons d'énumérer, il y a bien quelques inconvénients résultat forcé d'une pareille réunion d'ouvriers vivant en commun et soumis à une discipline assez sévère, mais les premiers l'emportent sur les seconds.

Cet établissement magnifique est une nouvelle preuve des beaux résultats qu'on peut obtenir par l'association intelligente du travail, de la science et du capital.

H. R.

Statistique de la photographie.

Une des plus charmantes industries, parmi celles qu'a vu naître notre époque, est sans contredit la photographie qui, aujourd'hui, rivalise presque avec la peinture et la gravure. En 1839, Daguerre recevait du gouvernement français des récompenses honorifiques et une pension de 6000 fr., afin que son admirable découverte fût rendue publique. Aussitôt des hommes intelligents s'empressent de toutes parts d'en étudier et d'en perfectionner les procédés, d'en faire les applications les plus curieuses et les plus inattendues, depuis les portraits de grandeur naturelle jusqu'aux portraits-cartes et aux photographies microscopiques.

Tel photographe en renom, Belloc, par exemple, a fait à Paris, en dix ans, plus de mille élèves. Aujourd'hui, cette ville fournit d'appareils et autres objets nécessaires à cette industrie les cinq ou six mille photographes de l'Amérique et ceux, plus nombreux encore, qui s'en occupent dans notre Europe. Cette fabrication, et la photographie proprement dite, occupent à Paris 23,000 personnes qui produisent annuellement une valeur de plus de 50 millions de francs.

M. Secretan fit quelques essais de photographie à Lausanne déjà en 1842, mais ce fut M. Heer-Tobler qui l'introduisit réellement dans notre pays dès l'année suivante. La beauté de ses produits attirèrent d'abord l'attention des amateurs, et il n'a cessé depuis lors de les perfectionner. D'autres établissements sont venus plus tard, M. Détraz et M. Gorgerat à Lausanne, dont les reproductions sont aussi très-distinguées; d'autres établissements moins considérables ont été formés aussi à Morges, Vevey, Yverdon, etc. Tel de nos principaux photographes occupe toute l'année cinq ou six personnes et fait chaque année 20,000 de ces charmants portraits-cartes dont la première idée appartient au célèbre Disderi de Paris, ou de vues et reproductions de tableaux en petit format. On peut évaluer à près de 100,000 fr. la valeur produite annuellement dans le canton par nos divers ateliers photographiques.

Il y aurait encore bien des choses à dire sur cet intéressant sujet, ses applications militaires, celles qu'on

---

et du *Red-River*, je crois, vers le quarantième degré de latitude boréale.

— Pourquoi donc avez-vous écrit sur le registre : baron Bussy de Roquebrune ?

— C'est une habitude que j'ai prise dans les hôtelleries de Suisse et d'Allemagne; cela éblouit l'hôtelier.

— Vous avez réponse à tout, dit le Canadien. Eh bien! puisque le hasard me fait rencontrer un parent, ce qui, dans ce pays de loups et de chasseurs de dollars, est presque un ami, il faut que je lui donne un bon conseil.

— Donnez, pourvu qu'il n'engage à rien.

— C'est le sort de tous les conseils. Vous êtes nouveau venu à New-York; fuyez les rendez-vous de miss Cora Butterfly.

— Qu'est-ce que miss Cora Butterfly? demanda Bussy d'un air indifférent.

— C'est, répondit le Canadien, une fille charmante, qui a les yeux bleus, les cheveux blonds, vingt ans, un air candide, d'admirables épaules, des dents petites et blanches comme celles d'un jeune chien, la taille ronde, les lèvres vermeilles, mille dollars de revenu, de grandes dispositions à en dépenser vingt mille, et qui cherche un mari assez riche pour payer ses fantaisies et ses dentelles. En un mot, c'est la jeune dame qui vous a donné rendez-vous pour ce soir, à neuf heures, dans sa chambre.

— Vous êtes fort au courant de mes affaires, dit Bussy, moitié riant, moitié fâché.

— Ne remarquez pas mon indiscrétion, reprit Roquebrune. Vous avez vu cette jeune blonde, et vous l'aimez. C'est un antique usage des Français de France auquel vous ne pouviez déroger. Les Anglais aiment les chevaux, les Allemands la bière, les Américains le whiskey, et les Français aiment les femmes. C'est un goût fort noble, je vous assure, et que je suis loin de condamner; mais croyez-moi, faites votre malle, et allez voir la forêt du Scioto.

— Bon! le Scioto n'est pas pressé; il peut attendre.

(La suite prochainement.)